



Francia. Forschungen zur Westeuropäischen Geschichte.

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris (Institut historique allemand)

Band 44 (2017)

»L'Éloge de la folie«, version trilingue

DOI: 10.11588/fr.2017.0.69017

Copyright



Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Max Weber Stiftung – Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland, zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

FRANÇOIS LABBÉ

»L'ÉLOGE DE LA FOLIE«, VERSION TRILINGUE

Publié par Jean-Jacques Thurneisen,
avec Jean-Charles Laveaux pour traducteur de la version française

Jean-Charles Laveaux (1749–1829) est peu connu et rarement cité. Quand on le fait, c'est principalement en raison de son activité de dictionnariste pendant le dernier quart de sa vie, quand il réussit à publier un »Dictionnaire de la langue française« (1802) bien supérieur à celui que l'Institut avait fait péniblement paraître peu avant. Pourtant, vingt-cinq ans plus tôt, il entamait une extraordinaire carrière littéraire à Bâle, carrière qui devait l'emmener à Berlin (où il sera »Professeur royal«), Stuttgart (Professeur au Carolinum) puis Strasbourg (âme des jacobins et directeur du »Courier de Strasbourg«) et Paris (Directeur du »Journal de la Montagne«, éditeur, imprimeur, historien, ...)¹.

Né à Troyes dans une famille de la petite bourgeoisie de la ville, après des études chez les oratoriens, il entre dans les ordres, devient professeur de théologie, enseigne à Paris mais doit quitter cette ville pour de probables raisons de cœur.

Exilé dans une abbaye de la Haute Marche, il s'amourache d'une nonne appartenant à une bonne famille d'Aubusson. La jeune femme tombe enceinte: les amants prennent la route des migrations protestantes du siècle passé et se rendent d'abord fin 1774 à Genève où on les prie, en leur accordant une aide, d'aller voir plus loin².

Ils aboutissent donc à Bâle et se présentent le 15 novembre 1774 à la paroisse française. Le compte rendu du Consistoire indique:

Un françois nommé Gebaut échappé d'un couvent de St Bernardin a Troyes, dont il etoit Directeur, ayant avec lui une fille enceinte, qu'il dit être sa femme, s'est adressé à Messieurs nos Pasteurs pour faire ici abjuration après avoir été refusé à Geneve et à Berne, n'ayant d'ailleurs, ni certificat de mariage ni attestation, ni recommandation³.

Dans cette ville, on accepterait de les accueillir, à condition qu'ils adoptent la religion réformée, ce qu'ils font à Neu-Isenburg près d'Offenbach/Francfort où Jean-Charles épouse Françoise après avoir abjuré le catholicisme.

Les registres⁴ indiquent (sans date):

5. Le sieur Charles Thibault et Françoise de la Porte après en avoir obtenu permission de la Sérénissime Régence d'Offenbach ont reçu la bénédiction de leur mariage dans la

1 On se reportera à l'étude récemment parue de François LABBÉ, Jean-Charles Laveaux (1749–1827), un aventurier littéraire, Paris 2017.

2 Archives de Genève, Petit conseil, Prosélytes, 11, 14.2.1775, p. 90.

3 Staatsarchiv Basel, PA 141 À 7, fol. 236.

4 Franz[ösische] ref[ormierte] Kirchenbücher der Gemeinde Neu-Isenburg, Trauregister, Jg. 1775, S. 25, Nr. 5. Le pasteur Zollikoffer, dont Laveaux traduira certains sermons et qu'il admirera comme »philosophe«, a été en poste à Neu-Isenburg une dizaine d'années auparavant!

maison pastorale en présence de deux Anciens de notre Église. Tous les deux Catholiques Romains et sortis de la France dans le dessein d'entrer dans la communion de notre Religion réformée.

Le 21 janvier 1775, la ville (Petit Conseil/*Kleiner Rat*) accorde le droit de séjour à ce « prosélyte et maître de langue » en qualité de « civis academicus » (universitaire)⁵ sous réserve de bonne conduite. Le 31 janvier, cette autorisation est entérinée par les autorités universitaires, qui réitérent cette condition de bonne conduite, et elles acceptent son changement de nom pour sa sécurité⁶. Le premier février, il est à nouveau mentionné comme *Joannes Baptista Carolus Thibault dictus Delaveaux, ein Proselit und französischer Sprachmeister von Troye in Champagne* (un prosélyte et professeur de langue française de Troyes). Il apprend ces décisions à son retour de Neu-Isenburg, fin janvier ou dans les premiers jours de février.

À Bâle, il n'a apparemment pas d'appui et compte survivre « en donnant (des leçons) ». L'argent qu'une âme charitable de Genève, le pasteur Puerary, lui fera parvenir (une somme importante) sera une aide essentielle pour lui permettre de s'établir. Il rejette le conseil de partir pour la Hollande, avec raison probablement: en 1775, la situation de ce pays n'est plus la même qu'à l'époque où Nicolas de Gueudeville voire l'abbé Prévost s'y réfugièrent. Ce refus est plus sûrement la conséquence du fait qu'il vient d'obtenir une situation.

Dès le semestre d'été, il fait en effet partie du corps enseignant de l'université: *Linguam gallicam etiam docent: C. Eman, Jean Fuzier et Carolus de la Veaux*, peut-on lire dans les registres ou *Catalogus Professorum Doctorum et Lectorum Academiae Basiliensis*⁷. Il enseigne donc la langue française de juin 1775 au printemps 1780⁸. En même temps, être « civis academicus » fait qu'il ne dépend que de la juridiction universitaire, le gage d'une certaine liberté.

Il n'a certainement pas eu trop de mal à obtenir ce poste car les bénédictins, les cisterciens, ont conservé au XVIII^e siècle un certain prestige. La réputation d'érudition de certains ordres monastiques est solide même en terre protestante: l'abbaye de Saint-Blaise n'est pas éloignée et son collègue et futur employeur, Chrétien de Mechel a de bons rapports avec le prince abbé Martin Gerbert.

Il ne paraît pas avoir enseigné, en plus de ses occupations universitaires, dans une école ou un collège de la ville, comme c'était alors souvent le cas. Il a donc d'abord certainement vécu, ainsi qu'il le dira plus tard, en donnant des leçons particulières et de ce que son poste de *docent* pouvait lui rapporter. Cependant, l'essentiel pour lui est qu'à l'université, il fait la connaissance de personnages importants, de collègues bien placés dans la ville de Bâle comme justement Chrétien de Mechel, Jean III Bernoulli, Isaac Iselin ou, indirectement, Johann Bernhard Merian, tous intéressés par les services que pourrait leur rendre ce nouveau venu aux abois.

Sa vie bâloise (presque six années) a laissé peu de traces. On sait seulement que sa première fille naîtra à Bâle: Marguerite Judith, est baptisée le 21 mai 1775 *filie de Jean Baptiste Charles De la Vaux, prosélyte français et de Françoise Delaporte, son épouse*⁹. Il n'a ni sollicité ni reçu d'aide à quelque moment de sa vie du consistoire de l'Église française et son nom n'apparaît jamais

5 Stadtarchiv Basel, Protokolle Kleiner Rat 148, fol. 23r.

6 Universitätsarchiv B 1 IV, fol. 691 f.

7 Archives de l'Université de Bâle (désormais AU Bâle), Ki. Ar.g.I 13. Le Champenois Louis Vincent enseignera aussi le français.

8 AU Bâle, Ki. Ar.g.I 13, fol. 226–242. (À Solsticio Aestivo, Anno 1779 ad Item Solsticium 1780).

9 Staatsarchiv Basel (archives de Bâle, désormais SA Bâle), PA141aF1, fol. 217. Le parrain est Jean-Jacques Thurneysen, *docteur en médecine*, et les marraines: Marguerite Lindmeyer et Marie Judith Gueimüller (Geymüller, apparentée aux banquiers bâlois et autrichiens). Jean-Jacques (Johann Jakob) Thurneysen est soit le père (1729–1789), *aggregatus der Med. Fac. M. D. Fil. Phil. Et Med. Doct. Studiosis Medicinae Chirurgiae, Artus Ostetriciae, nec non elegantioris Litteratur Cultoribus*, lit-on dans le Catalogue des professeurs de Bâle, soit, plus certainement, son fils

dans les comptes rendus¹⁰. Il en va de même pour les actes de la police et les condamnations: il n'a jamais eu affaire à la justice et n'a jamais été l'objet d'une plainte¹¹. L'année suivant son installation à Bâle, il a sollicité du notaire de l'université plusieurs prêts, ce qui dénote pour lui et les siens une situation assez médiocre. Pendant l'été 1776, il emprunte encore à la caisse de l'université de quoi se faire façonner une culotte, une chemise et deux caleçons. Il achète du fil, des boutons, du tissu à chemise, du poil de chameau, du tissu pour bandage des mollets et tout ce qui est nécessaire pour garnir la culotte. L'année suivante, le 30 janvier, il sollicite à nouveau pour se faire confectionner un manteau et une chemise, le 23 mars une chemise brune, un sac et de la fourrure pour les bras, des boutons, du fil... Le 18 juin, nouvelle aide¹²...

Assez vite, à côté de son métier d'enseignant, il travaille pour l'éditeur d'art et graveur officiel Chrétien de Mechel, son collègue de l'université, qui a besoin d'un rédacteur en langue française pour tous les travaux d'édition dans lesquels il s'est lancé. Il collabore aussi avec Jean-Jacques Thurneysen le Jeune, l'éditeur et imprimeur, ami de ce même Chrétien de Mechel.

Quand Laveaux arrive à Bâle, Chrétien de Mechel¹³ a entrepris de publier un ouvrage de numismatique important consacré au célèbre collectionneur de médailles, le chevalier Hedlinger. Ce moine défroqué, ce prosélyte auquel on vient de reconnaître la qualité d'universitaire, ce nouveau collègue, n'est certainement pas passé inaperçu à ses yeux, lui qui est toujours en quête de collaborateurs et il voit en ce jeune exilé celui qui pourra l'aider, à bon compte, dans les publications qu'il envisage¹⁴.

En effet, Mechel, après son apprentissage et son long séjour de perfectionnement à Paris, chez le célèbre Johann Georg Wille¹⁵ où il s'est lié d'amitié avec de nombreux artistes et personnalités françaises et internationales, de retour dans sa ville d'origine, a ouvert un atelier et se

(1756–1804), cousin de Johann Jakob, le père de l'imprimeur du même nom, marié en 1785 à Judith Iselin, fille d'Andreas, fabricant de bas.

10 SA Bâle, Privatarhiv 141 A7, Protokoll des Consistoriums.

11 SA Bâle, Privatarhiv 141, etc. Ces registres sont cependant très incomplets et en qualité de Civis Academicus, il dépendait en premier chef de l'Université (sur ce plan – sanctions, etc. – il n'existe plus de documents.)

12 Stadtarchiv Basel, Universitätsarchiv, Schuldsachen (1589–1795), VI, 2.

13 Chrétien de Mechel (1737–1817) apprend la gravure à Nuremberg et Augsburg, puis à Paris chez Johann Georg Wille (1715–1808), marchand d'art et artiste célèbre, »graveur de la cour« où il passe deux ans. Il y rencontre des artistes comme Charles Eisen (1720–1778), Philippe Hieronimus Brinkmann (1709–1761), J. A. G. Boucher, etc. Assez vite, il ouvre son propre atelier rue St.-Honoré. À partir de 1766, ses affaires ayant fructifié et doté d'une bonne réputation, il revient à Bâle et y ouvre un atelier de gravure avec maison d'édition et développe un commerce d'art fructueux. À l'occasion du 300^e anniversaire de l'Université, il réalise une œuvre graphique symbolisant l'»Alma Mater Basiliensis« qui a beaucoup de succès et orne l'»Oratio Secularis« de Johann Rudolf Thurneisen (1761). Il est désormais »civis academicus«, graveur de l'université et graveur officiel de la cité. Avec Leonhard Usteri et Johann C. Füsly, il voyage en Italie, séjourne à Rome où il fréquente Winckelmann. Il se situe au centre des échanges artistiques entre l'Autriche, l'Allemagne et la France; en particulier, il est souvent à Vienne et Berlin où il a de nombreuses relations. 1783 et 1793 est la grande période de son Académie et de sa réputation. Sa fin de vie sera en revanche difficile: ses affaires, à la suite de la Révolution et sous l'Empire périlicent. À partir de 1805, il tente de se refaire à Berlin où il meurt en 1817. Voir le numéro spécial de Carsten ZELLE (éd.), *Deutsch-schweizerischer Kulturtransfer im 18. Jahrhundert*, Das 18. Jahrhundert 26/2 (2002), ainsi que Lukas WÜTHRICH, *Christian von Mechel, Leben und Werk eines Basler Kupferstechers und Kunsthändlers (1737–1817)* (Basler Beiträge zur Geschichtswissenschaft, 63), Basel 1956.

14 Il a pu être recommandé par le pasteur francfortois J.-D. Souchay, dont certains parents sont en relation avec Mechel.

15 Johann Georg WILLE, *Mémoires et journal de J. G. Wille, graveur du roi*, éd. par Georges DUPLESSIS, Paris 1857. Ce célèbre graveur traite Mechel en ami. Il est possible que le moine

livre depuis à un commerce d'art florissant: gravures, peintures, illustrations, médailles, éditions rares... Son propre atelier de gravure est en outre des plus productifs. Il voyage beaucoup, enseigne à l'université de la ville¹⁶, est membre de plusieurs académies. En plus des estampes et eaux-fortes qu'il édite en grand nombre, il va publier au cours des années soixante-dix trois ouvrages qui doivent établir définitivement sa réputation sur le plan européen: »L'Œuvre du chevalier Hedlinger«, »La Galerie Électorale de Düsseldorf« et la »Danse macabre« d'après les originaux d'Holbein.

Avec »L'Œuvre du chevalier Hedlinger«, Chrétien de Mechel souhaite proposer au public le catalogue des médailles collectionnées par Johann Karl Hedlinger (1671–1771), un savant numismate suisse longtemps au service de la Suède. À son retour de Paris en 1765, il a eu vent des projets de Johann Caspar Füesly désireux de publier Hedlinger. Celui-ci s'était d'ailleurs adressé à lui pour une éventuelle coopération qui n'aboutira pas. Dès 1766, il commence à se pencher sur ce projet à partir des travaux préparatoires de Füesly, mais il le »double« en quelque sorte, avec apparemment la bénédiction du chevalier Hedlinger¹⁷.

L'ouvrage est présenté en 1776 (pour la partie strictement numismatique) et 1778 pour les textes: le 12 février de cette même année, il est adressé à son dédicataire, le roi de Suède Gustave III. Il s'agit d'une œuvre monumentale et généralement admirée des spécialistes¹⁸. Une habile politique de commercialisation (prospectus, lettres, présentations) fait que, dès la parution, le cercle des amateurs se révèle assez important pour que l'entreprise apparaisse comme rentable, même si, par la suite, malgré des baisses de prix importantes, il trouve de moins en moins d'acquéreurs.

Bien qu'aucune indication sur le livre ou dans la correspondance de Mechel ne permette de le confirmer, le public sait que Jean-Charles de la Veaux a été chargé des textes français: légendes des médailles et *vitae*. Carl Benjamin Lengnich l'avait signalé dans ses »Nachrichten zur Bücher- und Münzenkunde«¹⁹. Gottlieb Emanuel von Haller, une relation du marchand d'art et un historien toujours exactement informé, le répétera²⁰.

Peu à dire sur ces textes sinon que, comme le remarque Lukas Wüthrich, le biographe de Mechel, par leur aspect convenu, ils sont en opposition avec le luxe matériel du livre (in-4°, papier de qualité, caractères Haas²¹ *antiqua*, à quelques exceptions près des reproductions parfaites). Laveaux s'est livré (mais il a dû faire ce qu'on lui demandait) à un panégyrique traditionnel du chevalier dans le style déclamatoire cicéro-plutarquien usuel dans les discours officiels.

Thibault, alors qu'il enseignait à Paris, ait fréquenté Wille. La suite de sa carrière montre en tout cas que les beaux-arts l'intéressent particulièrement.

- 16 Les annonces de l'université des années 1770 et 1780 l'indiquent: *Christians a Mechel Reipub. Et Acad. Chalcographio artem suam exercendo, omnibus qui rerum eo perrinentium amantes sunt, opellam suam consiliumque ludens offert*. AU Bâle, Ki. Ar. G.I.13.
- 17 *Il a eu la bonté de se prêter à mes intentions et de me fournir les conseils et les secours qui m'étaient nécessaires. Les Gravures qu'on présente ici ont été faites sous ses yeux et il les a honorées de son approbation*, p. XXVIII.
- 18 WÜTHRICH, Christian de Mechel (voir n. 12), p. 119.
- 19 Carl Benjamin LENGNICH, *Nachrichten zur Bücher- und Münzenkunde* 1782, vol. 2, p. 410.
- 20 WÜTHRICH, Christian de Mechel (voir n. 12), p. 117. Gottlieb Emanuel von HALLER, *Bibliothek der Schweizer Geschichte*, part. IV, Bern 1786, p. 6: »Cette biographie parfaitement établie compte 32 pages. Elle est presque entièrement tirée de l'Histoire des artistes« de Füßli(n) et mise en forme par un Français appelé La Veaux.« Voir également Georg Christoph HAMBERGER, Johann Georg MEUSEL (éd.), *Das gelehrte Teutschland oder Lexikon der jetzt lebenden teutschen Schriftsteller*, t. V, Lemgo 1797, p. 103.
- 21 Imprimeur de Bâle, fondateur de caractères, inventeur d'une presse à balances, célèbre pour la qualité de ses productions et beau-frère de Chrétien de Mechel.

Il s'est appuyé sur l'article paru quelques années auparavant dans la biographie de Füeßly²² et s'est souvenu de ses années de rhétorique à Troyes pour le raccourcir et le réécrire.

Parallèlement à ce lourd travail, Mechel se consacre à son autre ouvrage prestigieux et tout aussi monumental publié également en 1778, que son ami, depuis leur rencontre en Italie, l'architecte Nicolas de Pigage, dirige et signe: »La Galerie électorale de Düsseldorf«. Cette galerie, universellement célèbre²³ avait été fondée en 1710 par Johann Wilhelm (1690–1716), le prince électeur palatin et admirateur de Versailles puis complétée, agrandie par ses successeurs, Karl Philipp (1716–1742) et Karl Theodor (1742–1799). On y trouvait des œuvres de peintres hollandais (Van Douven, Rubens, Van Dyck, etc.), de Michel-Ange, du Corrège, de Raphaël, de Vinci, de Del Sarto, etc. L'idée était de représenter toutes les œuvres dans leur environnement: les salles et les murs, le livre devenant une sorte de visite page à page un peu comme aujourd'hui l'informatique permet de visiter le Louvre, une sorte de »panopticum« sur papier!

Cet ouvrage prestigieux aura un immense succès malgré son prix élevé (six louis d'or) et le reproche qu'on lui adresse parfois d'avoir trop réduit certaines œuvres, succès qu'on peut juger au fait que la plupart des grandes bibliothèques le possèdent et qu'elle est une référence pour tous ceux qui s'intéressent alors à l'art et écrivent sur les salons.

Chrétien de Mechel et Nicolas de Pigage, conscients des faiblesses de leur ouvrage (la petitesse de certaines reproductions), expliquent dans la préface que les textes sont là pour compenser ce qui peut être considéré comme un manque. Ce sont justement ces textes que ce M. La Veaux est chargé de rédiger ou plus exactement, de son propre aveu, il est l'auteur de la préface historique, de la description de presque tous les tableaux des Salles 2, 3 et 5²⁴.

S'il n'écrit donc pas tout, il fait plus que de participer et son implication a été essentielle puisque les auteurs eux-mêmes reconnaissent l'importance de l'accompagnement littéraire des reproductions²⁵. Selon Thomas W. Gaehtgens et Louis Marchesano, qui malheureusement ne connaissaient pas Laveaux, l'excellence des descriptions d'œuvres laisserait soupçonner que leur auteur s'est rendu à Düsseldorf et qu'il a visité la fameuse galerie. En fait, il est plus probable que Laveaux a expérimenté une technique qui lui deviendra habituelle: partir d'un texte et l'enrichir stylistiquement et sur le plan des idées. Il se livra toujours à ce genre d'exercice qui rappelle l'»amplification« habituelle aux élèves et dans laquelle il excellait au collège de Troyes. Il dispose des croquis faits par Mechel et des estampes représentant les œuvres; Mechel et Pigage lui ont indiqué les grandes lignes de ce qu'ils souhaitent et il possède certainement (des passages correspondent avec son texte) le livre récemment paru (1776) de Jean-Victor Frédou de la Bretonnière, un des professeurs de la Galerie: »Observations raisonnées sur l'art de la peinture appliquée, sur les tableaux de la Gallerie Électorale de Dusseldorff suivies de quelques remarques, aussi instructives qu'agréables aux amateurs des beaux-arts«²⁶. Son imagination – et il en a beaucoup – sa culture et sa virtuosité d'écrivain feront le reste. Le professeur de théologie qu'il a été est capable à partir de quelques documents de s'improviser critique d'art, comme il deviendra grammairien, philosophe, romancier, lexicographe, journaliste, orateur des Jacobins, commissaire en mission, imprimeur, libraire-éditeur ou directeur des hôpitaux.

22 Geschichte der besten Künstler in der Schweiz nebst ihren Bildnissen, Zürich 1770, t. 3, art. Carolus Hedlinger, p. 75–123.

23 Au nord des Alpes, seules les galeries de Vienne et de Dresde pouvaient lui être opposées.

24 Laveaux donne sa bibliographie dans la Gazette Littéraire de Berlin (octobre 1780). Voir François LABBÉ, La Gazette littéraire de Berlin, Paris 2006.

25 Voir HAMBERGER, MEUSEL, Das Gelehrte Teutschland (voir n. 19), p. 103, et Joseph-Marie QUÉRRARD, La France Littéraire, Paris 1834, vol. VI, p. 11.

26 Thomas W. GAEHTGENS, Louis MARCHESANO, Display & Art History: The Düsseldorf Gallery and Its Catalogue, Los Angeles 2011, p. 32 et suivantes. Les auteurs considèrent que les notices de Laveaux sont bien supérieures aux descriptions de Frédou de la Bretonnière et manifestent un vrai sens esthétique.

Ce travail, assez remarquable pour susciter encore actuellement l'admiration d'historiens de l'art, explique peut-être l'intérêt que le pédagogue Laveaux portera par la suite aux beaux-arts pour l'enseignement et à la valeur pédagogique de l'iconographie²⁷.

Mais ce n'est pas tout. S'il n'a pas été directement associé au troisième travail: l'édition de la «Danse macabre» d'Holbein²⁸, il a forcément été au courant de ce projet pour lequel l'atelier Mechel se mobilise. Ce dernier souhaite certes rendre un hommage à l'artiste bâlois, mais il y voit aussi une opportunité commerciale. Le public s'intéresse en effet à nouveau beaucoup à l'œuvre d'Holbein le Jeune (citoyen bâlois en 1520) et l'authenticité des gravures alors connues est très discutée. Chrétien de Mechel affirme, lui, proposer aux amateurs les gravures originales et il est ainsi certain de focaliser sur son ouvrage la curiosité de ces amateurs. Il a commencé à travailler sur ce projet dès 1771 et, en 1778, circulent les premiers prospectus. »Le Triomphe De La Mort Grave D'après Les Dessins Originaux De Jean Holbein« est publié en 1780, et ce magnifique coffret orné de 48 vignettes emporte les suffrages des connaisseurs, bien que (ou d'autant plus) que Mechel a fait graver les planches en leur donnant un badigeon moderne et y a ajouté deux allégories néoclassiques.

Travailler sur Holbein à Bâle, c'est évidemment aussi songer à Érasme. Peu après, Jean-Charles de la Veaux signera la réédition française de »L'Éloge de la Folie«, réédition dont l'éditeur est Thurneysen qui vient de lancer une maison d'édition.

La branche des Thurneysen à laquelle appartient ce Jean-Jacques le Jeune, est dans les métiers du livre (imprimeurs, libraires puis éditeurs à partir de 1746) depuis la fin du XVII^e siècle²⁹. Johann Jakob, l'Aîné, le père de Johann Jakob le Jeune, a épousé Anna Catherina Merian en 1745 et leur fils, Johann Jakob le Jeune, aura pour parrain, en 1754, Hans Bernhard Merian, le célèbre membre de l'Académie Royale de Berlin³⁰. Il complète son apprentissage à Leipzig, chez Johann Gottlob Immanuel Breitkopf (1719–1794), imprimeur, fondateur de caractères et éditeur de Leipzig – la ville de la célèbre foire –, dont l'entreprise était alors une des premières des pays allemands³¹. À Leipzig, Johann Jakob s'est lié d'amitié à un jeune juriste écrivain Gottlieb Wilhelm Becker qui le précédera d'ailleurs à Bâle et dont il sera bientôt question. Juste avant son retour, Johann Jakob a décidé de s'associer à un ami de son père, le fondateur de caractères et inventeur de presses à imprimer, un ancien élève de Daniel Bernoulli, Wilhelm Haas (dont la fille est l'épouse de Chrétien de Mechel) pour monter une imprimerie et une maison d'édition³². L'officine est alors installée dans la maison même »Haus Zum hohen Eck« et commence ses travaux dès l'été 1779 probablement avec de petites commandes, alors que Laveaux a déjà terminé ses principales collaborations avec Mechel et que ce dernier est sur le point de publier son »Triomphe de la Mort«. Mais les deux associés ont un grand projet pour lancer leur entreprise en profitant des perspectives ouvertes par Mechel: dès avant le retour de Leipzig du jeune Thur-

27 LABBÉ, Jean-Charles Laveaux (voir n. 1), p. 55, 134.

28 Immédiatement reproduit à Stuttgart (chez K. Wittwer).

29 Voir Martin GERMAN, Johann Jakob Thurneysen de Jüngere, 1754–1803, Basel, Stuttgart 1973, p. 12–18.

30 *Esprit philosophique*, Merian publie peu après les *Œuvres philosophiques* de M. Hume, Amsterdam 1758. Il n'assiste pas au baptême mais s'y fait représenter.

31 Il disposait d'une réserve de 400 titres, d'une imprimerie de partitions, une fabrique de cartes à jouer et une fabrication de papier couleur. Tous les écrivains et intellectuels de passage étaient reçus chez lui: Goethe ne manquait jamais de s'y rendre pendant ses études. Voir Oskar von HASE, Breitkopf und Härtel, *Gedenkschrift*, Leipzig 1917.

32 Jusqu'en 1780, année de démarrage véritable de l'établissement Thurneysen, Bâle ne disposait que de cinq maisons d'édition qui n'ont jamais proposé plus de 20 ouvrages par an à la foire de Leipzig, comme l'indique Martin GERMAN, *Thurneysen* (voir n. 29), p. 12–18. Lorsque Haas cédera sa part, en toute amitié, à Thurneysen, Abel Merian prendra sa suite sans s'ingérer dans la conduite des affaires.

neysen, Haas a sollicité des autorités de la ville³³ et obtenu l'autorisation de faire reproduire les dessins originaux d'Holbein illustrant l'exemplaire de son ami Oswald Myconius, l'humaniste, que l'on conservait dans la bibliothèque de la cité³⁴. Il est probable que l'atelier de Mechel se chargea alors de la gravure des reproductions.

Pour Lukas Wüthrich, Chrétien de Mechel aurait une nouvelle fois flairé une bonne affaire: profiter de la discussion engagée autour des illustrations de la danse macabre, de l'intérêt suscité pour l'œuvre d'Holbein, pour faire paraître »L'éloge de la Folie« d'Érasme et il aurait alors sollicité son jeune confrère, ou lui aurait cédé le marché pour une raison ou pour une autre. L'idée était séduisante: faire simultanément sortir une version latine, une version française et une version allemande illustrées des dessins du maître bâlois.

Laveaux n'est pas un inconnu pour le jeune entrepreneur Thurneysen puisqu'un de ses cousins est parrain de sa fille Marguerite Judith. En relations avec Chrétien de Mechel, il sait que ce prosélyte, professeur à l'université, a fait ses preuves d'écrivain en rédigeant la plus grande part des textes des deux monuments que celui-ci vient de faire paraître avec éclat. Il n'est pas étonnant que le nouvel imprimeur libraire lui confie la traduction française.

Pour la version allemande, Johann Jakob s'est tourné vers sa connaissance de Leipzig, Wilhelm Gottlieb Becker. Celui-ci, après un passage au Philanthropinum de Basedow, après avoir voyagé en France et en Italie, s'est installé à Bâle en 1778³⁵. Il accepte ce travail et livre rapidement l'ouvrage »Lob der Narrheit«, J.-J. Thurneysen der J., Basel 1780³⁶.

L'éditeur de la version latine (»Encomium moriae«) n'est pas nommé, mais c'est également Becker. Ce n'est aussi qu'une réédition. On sait seulement que ce dernier y a apporté quelques améliorations allant dans le sens de la plus grande fidélité de la reproduction et qu'il s'est contenté d'une révision en ajoutant seulement trois citations tirées des »Adagia« d'Érasme³⁷.

Ce projet s'inscrit également dans la lutte commerciale que se livrent les éditeurs suisses. Il apparaît pour une part comme une réponse à la toute récente (1777) republication de la traduction de Nicolas de Gueudeville³⁸ par Samuel Fauche à Neuchâtel, mais aussi comme une réplique à un concurrent bâlois ayant la même idée. Dans une lettre du 13 novembre 1779 adressée à Wieland³⁹,

33 Basler Stadtarchiv, Universitätsarchiv, Bücher, vol. 4, p. 817, 31 mai 1779. Cité par Martin GERMAN, *Thurneysen* (voir n. 29), p. 16.

34 L'exemplaire de Myconius (1488–1552) contient 82 dessins en marge de Holbein. Voir Ernst Gerhard RÜSCH, *Vom Humanismus zur Reformation. Aus den Randbemerkungen von Oswald Myconius zum »Lob der Torheit« des Erasmus von Rotterdam*, in: *Theologische Zeitschrift* 39 (1983), Sonderheft zum 500. Geburtstag Huldrych Zwinglis, p. 1–78.

35 Becker (1753–1813), à Bâle, a collaboré aux »Ephemeriden der Menschheit« d'Isaac Iselin et à plusieurs périodiques. Il a aussi traduit de nombreux ouvrages, voir: Ulrich IM HOF, *Isaak Iselin und die Spätaufklärung*, Bern, München 1967; Florian GELZER (éd.), *Neue Perspektiven auf Isaak Iselin*, Basel 2014; Lucas Marco GISI, Wolfgang ROTHER (éd.), *Isaak Iselin und die Geschichtsphilosophie der europäischen Aufklärung*, Basel 2011. En 1780, il publie chez Breitkopf à Leipzig la première livraison de son intéressant »Magazin der neuern französischen Literatur« dans lequel il évoque rapidement la traduction de Laveaux (mais d'aucun de ses livres par la suite). Il souligne que jusqu'en 1780, les Français regrettent de ne disposer que de la »mauvaise traduction libre« de Gueudeville!

36 Dans sa préface, Becker tient des propos anticléricaux en évoquant les poursuites dont fut victime Érasme et il accorde à ce livre une valeur politique importante voyant avec raison en son auteur un annonceur des Lumières.

37 Voir: GERMAN, *Thurneysen* (voir n. 28), p. 15.

38 Cinquante ans auparavant, Nicolas de Gueudeville, dominicain, avait lui aussi jeté le froc aux orties pour s'enfuir avec une belle vers la Suisse et la Hollande, avait abjuré le catholicisme et était devenu l'écrivain que l'on sait, voir: Aubrey ROSENBERG, *Nicolas Gueudeville and his work (1652–172?)* – La Haye, Boston, London 1982.

39 Waltraud HAGEN (éd.), *Christoph Martin Wieland, Briefwechsel*, vol. 7, Berlin 2007, lettre 265.

Wilhelm Gottlieb Becker explique que *M. Thurneisen est un jeune débutant, qui cherche [ainsi] probablement à écraser un de ses ennemis locaux. Comme cette production lui vaut bien des frais, on a sans doute cru pouvoir se permettre de lui jouer un bon tour en faisant paraître au début de l'été dans la »Gothaische gelehrte Zeitung« l'annonce d'une autre traduction.*

Thurneisen, soutenu par Chrétien de Mechel, lance ainsi une nouvelle maison d'édition probablement dans le cadre d'une stratégie éditoriale de conquête de marchés: Mechel aurait pu éditer ces trois ouvrages, mais pour une raison indéterminée, il préfère »lancer« un jeune ami. On pourrait comprendre l'entreprise Thurneisen – au moins en ses débuts – comme une »filiale« littéraire de ses propres activités⁴⁰.

Thurneisen recourt donc aux bons soins de Laveaux et prévoit, semble-t-il, une longue et fructueuse coopération. Becker signale en effet dans la même lettre à Wieland que *M. Thurneisen a encore mis en œuvre une traduction de votre »Musarion«: il n'y a que les gravures qui ne sont pas encore prêtes. Si vous deviez être à peu près satisfait de cette traduction, qui est d'un M. la Veau [sic], il veut continuer avec plusieurs de vos œuvres*⁴¹.

Un »M. la Veau«! Étonnamment, les deux traducteurs ne semblent ni se connaître ni être au courant du travail de l'autre. Toujours dans cette même lettre, Wilhelm Gottlieb Becker expose rapidement à Wieland son propre travail en espérant que le »Teutsche Merkur« parlera de sa traduction, pour laquelle il s'est, écrit-il, *donné du mal*. Il évoque la réédition latine parallèle, mais ne dit pas un mot de la traduction française, il ne le fera que dans le journal critique et littéraire qu'il va commencer à faire paraître un peu plus tard, son »Magazin der neuern französischen Literatur«.

Si Becker, dans sa préface, accorde naturellement une valeur philosophico-politique au chef-d'œuvre d'Érasme et fournit une rapide étude d'un livre jugé comme essentiel, Laveaux en reste pour sa part à la présentation exclusive d'un texte littéraire, d'un ouvrage précieux, une édition pour bibliophile. La page de titre de l'»Éloge de la Folie« précise »traduit du latin par M. de la Veaux« et l'»Avertissement« (qui lui est dû) placé en tête du livre insiste sur la nécessité de cette nouvelle traduction, car la première, celle de Georges d'Halluin (1517), aurait déclenché »l'ire d'Érasme«, quant à celle de Gueudeville: *Tous ceux qui savent le latin et qui savent le français, conviendront qu'on peut, sans injustice, dire de cette traduction ce qu'Érasme avait dit de la première*. Laveaux est certes l'auteur de cet avertissement, mais il s'exprime peu en son nom: derrière ses paroles, on entend davantage la voix de l'éditeur même quand il s'agit de souligner l'appartenance de l'ouvrage d'Érasme à la »littérature universelle«: *Nous avons cru que le Public verrait favorablement les efforts que nous avons faits pour lui offrir enfin une Traduction française de cet Ouvrage, que tous les siècles et toutes les nations ont lu et lisent toujours avec plaisir*⁴².

Il est pleinement un auteur mercenaire et ne dit rien d'un livre qui aurait dû l'enthousiasmer, lui, l'ancien moine exilé. À Bâle, Laveaux ne fera jamais entendre sa voix: il n'en a pas les moyens mais il prendra sa revanche à Berlin et Strasbourg! Becker, en revanche, rédige une dédicace personnelle et s'exprime à la première personne dans sa longue préface: il est déjà un auteur reconnu.

40 Contrairement à ce que pense WÜTHRICH, Christian von Mechel (voir n. 12), qui insiste sur cette »tutelle«, la maison Thurneisen devient vite autonome mais elle travaille – comme c'était le cas général – avec d'autres libraires qui forment son »réseau«. Entre 1780 et 1789, elle publie et/ou imprime les ouvrages marqués par les Lumières et la pédagogie, l'intérêt porté à l'éducation des classes défavorisées.

41 *H. Thurneisen hat noch eine Übersetzung Ihrer Musarion veranstaltet: die Kupfer dazu sind nur noch nicht fertig. Sind Sie mit dieser Übersetzung, die von einem H. la Veau ist, einigermaßen zufrieden, so will er mit mehreren von Ihren Werken fortfahren.*

42 Jean Charles La Veaux (Laveaux), Éloge de la Folie, Bâle 1780, Avertissement.

Cette édition agrémentée des dessins d'Holbein »nouvellement gravés« est une réussite bibliographique et philologique même si les dessins du maître ont été – comme cela se faisait alors – un peu »modernisés«, adaptés au goût du jour. L'*Avertissement* explique encore la raison des illustrations:

Nous n'avons pas eu dessein d'abord, de faire graver les dessins⁴³ d'Holbein, mais en comparant les gravures qu'on en a publiées jusqu'à présent avec les originaux qui sont à la bibliothèque publique de Bâle, nous avons vu que la plupart n'étaient que des copies répétées les unes des autres, et qu'il n'y avait même aucune édition où l'on eût gravé tous ces dessins. Voilà ce qui nous a engagés à remettre sous les yeux du Public les vénérables dessins de ce grand peintre⁴⁴.

Le travail de Laveaux reste toujours agréable à lire car la traduction ne se fait pas sentir. Il a d'abord respecté le texte que bien d'autres traducteurs, la connaissance du latin de l'ancien professeur de théologie ayant été probablement meilleure.

Cette version est d'ailleurs encore souvent republiée: par exemple en 1942 à Bruxelles, en 1946 à Paris, en 1991 au Castor Astral à Paris, en 1997 à Turin et dernièrement par Philippe Farget (Kindle éditions).

Cependant, les critiques modernes, qui se sont sérieusement penchés sur cette traduction, sont parfois assez sévères. Ainsi, Jacques Chomarât conclut-il avec humour un article parfaitement documenté mais trop dur envers Laveaux que, de toute façon, que l'on ait traduit bien ou moins bien, c'est être fidèle »sinon à Érasme, du moins à Stultitia«. L'auteur place la traduction de Laveaux au niveau de celle, universellement reconnue comme médiocre, de Jacques et Anne-Marie Yvon⁴⁵, ce qui n'est pas tout à fait mon point de vue ni celui de nombreux lecteurs qui se sont donné le mal de comparer avec l'original⁴⁶.

Le succès lors de la parution n'a pas non plus été grand. L'opération trilingue voulue par Mechel/Thurneisen a été boudée du public et Martin German indique qu'en 1835, le successeur de Johann Jakob Thurneysen, Emanuel Thurneysen, possédait encore quantité d'exemplaires de l'édition de 1780 qu'il cédait à 50 % de leur prix⁴⁷.

Dans son »Magazin der neuern französischen Literatur«, Becker, qui, depuis sa lettre à Wieland, avait peut-être fait la connaissance de Laveaux, consacre quelques lignes à la traduction de ce dernier:

Cette nouvelle traduction est indiscutablement plus fidèle et plus lisible que celle de M. de Gueudeville. Ce n'est de toute façon pas à moi de la juger, en ayant moi-même fourni une traduction allemande avec laquelle les connaisseurs des deux langues peuvent ici ou

43 La répétition, peu euphonique dessins/dessein, représente le genre de fautes dont Laveaux sera toute sa vie coupable et qui lui attireront bien des attaques, surtout quand il prétendra s'ériger en censeur des lettres, en maître du bon français.

44 La Veaux, Éloge de la Folie (voir n. 42), *Avertissement*. Érasme est alors véritablement redécouvert. Il est possible que Laveaux ait entre autres utilisé: La louange de la sottise, *Declamation d'Érasme de Rotterdam*, mise en François, La Haye 1642, chés Theodore Maire (de V. A.). Les textes ont quelques ressemblances. Mais on peut en dire autant du texte de Gueudeville... Cet *avertissement* fait aussi partie de la stratégie commerciale.

45 ÉRASME, *Éloge de la folie*, notes et traduction par Jacques et Anne-Marie Yvon, Paris 1967.

46 Jacques CHOMARAT, *L'Éloge de la Folie et ses traducteurs français au XX^e siècle*, dans: *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* 1/2 (1972), p. 169–188.

47 GERMAN, Thurneysen (voir n. 28), p. 18. Les »Göttingische Anzeigen von gelehrten Sachen«, septembre 1780, font une recension très positive de la traduction de Becker et trouvent deux fautes d'impression dans le texte latin. Pas un mot de la version française.

là ne pas être d'accord. Que l'on considère toutes les difficultés auxquelles un traducteur est confronté pour rendre son ouvrage équivalent à l'original. C'est en particulier le cas pour un tel livre dont les beautés résident dans la langue et dans l'exposition. Cette traduction française a été imprimée avec les mêmes beautés typographiques et est ornée des mêmes figures dues à Holbein que ma publication et traduction allemande⁴⁸.

En France, la nouvelle édition d'Érasme est peu remarquée. Quelques feuilles la signalent, comme le »Journal encyclopédique« qui y consacre un court article notant que *l'antique traduction de Halluin ne supporte plus la lecture; celle de Gueudeville manque très-souvent d'exactitude*, en revanche, celle de M. de La Veaux a paru *exacte dans les endroits que nous avons comparés à l'original, et partout bien écrite*⁴⁹. La »Correspondance secrète politique et littéraire« de Guillaume Imbert souligne que cette bonne traduction est due à l'auteur de la traduction du »Musarion« de Wieland *fort agréable et justement recherchée* (22 avril 1782)⁵⁰. Elle retrouvera de l'intérêt au XIX^e siècle et, ainsi que nous l'avons dit, continuera une belle carrière au XX^e. C'est le texte de Laveaux que Dubout illustrera au début des années cinquante!

48 BECKER, *Magazin der neuern französischen Literatur*, p. 464: »Par M. Delaveau«.

49 *Journal encyclopédique*, novembre 1782, vol. 7, part. 3, p. 541.

50 Guillaume IMBERT DE BOUDEAUX et al., *Correspondance secrète, politique et littéraire*, t. 12, Londres 1788, p. 427.